CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, opéra municipal, le 16 février 2025. DVORAK : Rusalka. C. Pasaroiu, S. Guèze, M. Schelomianski, M. Lebègue… Clarac & Deloeil > Le Lab / Lawrence Foster

Un peu plus d'un an après avoir été étrennée à l'Opéra Grand Avignon fin 2023, puis présentée (en coproduction) dans les Opéras de Nice et de Toulon, la production de *Rusalka* d'Antonin Dvorak – dont l'univers aquatique est transposée dans une piscine d'entraînement de natation synchronisée par les iconoclastes Clarac & Deloeil > Le Lab – atteint une nouvelle fois les bords de la Méditerranée, à l'Opéra de Marseille cette fois (pour trois représentations). Notre confrère Philippe-Alexandre Pham ayant largement et judicieusement commenté le spectacle lors de sa création avignonnaise, nous n'aurons pas grand-chose à rajouter, sinon féliciter encore les deux compères pour leurs "relectures" toujours sensibles et intelligentes des ouvrages qui leur sont confiés, à l'instar du génial *Serse* (haendélien) transposé dans un *skateport* l'an passé à l'Opéra de Rouen.

La distribution est entièrement renouvelée à Marseille, et l'on applaudira en premier lieu l'intense Rusalka de la soprano roumaine **Cristina Pasaroiu**. La beauté de sa voix et l'expressivité de son chant font du personnage bien davantage qu'une héroïne de conte de fées. La souplesse de son émission fait particulièrement merveille dans le haut médium et l'aigu, où elle envoûte littéralement les spectateurs. La richesse et la chaleur de son médium la rendent encore plus performante dans le bouleversant air initial du III que dans le célébrissime « *Chant à la lune* » du I. Plus puissant et percutant que jamais, le ténor ardéchois **Sébastien Guèze** (Le Prince) se marie idéalement avec les accents de sa partenaire, dont il épouse également la qualité des nuances. Triomphe mérité aussi pour le magistral Vodnik de la basse russe **Mischa Scheliominaski**, à la fois puissant, incisif, expressif et émouvant. De son côté, le trio des Nymphes (**Mathilde Lemaire, Marie Kalinine**, et **Hagar Sharvit**) se révèle d'une homogénéité parfaite, alors que la Jezibaba de **Marion Lebègue** ravit par ses aigus pleins d'aplomb, doublés de graves sonores. L'intense mezzo de **Camille Schnoor**, pour courte que soit sa partie, déploie la beauté vénéneuse de la Princesse étrangère, avec un médium moiré et riche, que couronnent quelques notes exposées au superbe éclat. Enfin, aux côtés du solide Garde forestier de **Philippe-Nicolas Martin**, la jeune **Caroline Dutilleul** séduit par la pure beauté vocale de son Marmiton.

En fosse, l'ancien directeur musical de la phalange maison, le chef américain **Lawrence Foster**, tire le meilleur d'un **Orchestre Philharmonique de Marseille** techniquement parfait. La performance est ovationnée au rideau final, au même titre que l'ensemble d'une distribution courageuse et méritante. Une ferveur qui salue à juste titre cet opéra miraculeux, qui tient à la fois du conte de fées et du conte philosophique.

CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, opéra municipal, le 16 février 2025. DVORAK : Rusalka. C. Pasaroiu, S. Guèze, M. Schelomianski, M. Lebègue… Clarac & Deloeil > Le Lab / Lawrence Foster. Toutes les photos © Christian Dresse



LIRE aussi

La CRITIQUE de **RUSALKA de DVORAK, à l'Opéra Grand Avignon en octobre 2023, par Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloeuil** : https://www.classiquenews.com/critique-opera-opera-grand-avign

on-le-13-octobre-2023-dvorak-rusalka-ani-yorentz-sargsyan-jean-philippe-clarac-et-olivier-deloeuil-benjamin-pionnier/

CRITIQUE, opéra. OPÉRA GRAND AVIGNON, le 13 octobre 2023. DVORAK : Rusalka. Ani Yorentz Sargsyan, Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloeuil, Benjamin Pionnier.

CRITIQUE, opéra. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 31 mai 2023. PUCCINI : La Bohème. C. Pasaroiu, O. Cosimo, M. Louledjian, S. Vasile… K. Frédric / D. Callegari.

La Bohème fait partie de ces opéras qui ont traversé et subi toutes les modes, parfois tous les outrages, et l'on a toujours plaisir à le retrouver quoi que le metteur fasse subir à l'ouvrage, tant que l'émotion que génère l'un des opéras les plus lacrymaux de toute son histoire, est au rendez-vous. Tandis que Mimi et Rodolfo étaient au même moment envoyés sur Mars (par Claus Guth) à l'Opéra Bastille, c'est dans les années noire de l'épidémie de SIDA, au début des années 90, que **Kristian Frédric** transpose l'action.
Ce qui est plutôt bien vu car le mal qui décimait la population à la fin du XIXe siècle n'est-il pas comparable à celui qui a emporté tant de gens dans le dernier quart du XXe

?… Les Bohèmes vivent ici dans une fabrique d'artistes, dont certains de ses membres sont ouvertement homosexuels voire transgenres (comme ce personnage aux seins aussi énorme que l'appendice entre les jambes !), mais ce mal ne touche pas que cette communauté et les deux couples Mimi/Rodolfo et Musetta/Marcello en seront aussi les victimes. Bien qu'en effet un peu longs (ce qui a irrité une partie du public au point de violemment manifesté son courroux, voire son indignation : « *c'est un scandale !* », hurle l'un d'entre eux), les précipités – pour permettre les changements de décors – laissent voir dans un premier temps des images de l'icone gay Freddy Mercury qui parle de sa fureur de vivre malgré (ou plutôt à cause…) du mal dont il se sait atteint (qui laissait peu de chance à l'époque, comme on le sait !), tandis qu'une autre séquence fait entendre des anonymes, atteints du même mal, et qui témoigne de leur peur et de leurs espoirs juste après l'annonce de leur séropositivité. Ces témoignages sont tellement forts que pas un murmure de réprobation ne viendra en réaction à cette seconde séquence « exogène » à la partition, et c'est finalement des vivats que recueillera l'équipe de la mise en scène, par un public assagi (à moins que les plus mécontents aient quitté la salle à l'entracte…).

Kristian Frédric met en scène La Bohème à l'Opéra de Nice

Puccini à l'heure du sida
Plateau vocal convaincant



La soirée vaut aussi pour sa distribution vocale de haute volée, à commencer par la Mimi de la soprano **Cristina Pasaroiu**, déjà applaudie sur cette même scène dans les rôles de Rachel (La Juive) et Valentine (Les Huguenots), et qui incarne d'emblée une héroïne non pas timide et fragile, comme le veut la tradition, mais une femme qui sait ce qu'elle veut en perdant intentionnellement la fameuse clé. En vraie soprano lyrique, elle offre à son personnage une voix large et puissante, superbement timbrée et chaude, et qui ne cesse de s'étoffer au cours de la représentation pour devenir bouleversante dès le fameux « Addio » du troisième acte.
Le ténor italien **Oreste Cosimo**, également entendu in loco en mars dernier dans « Lucia di Lammermoor » propose à nouveau les grandes qualités qui sont les siennes : le timbre se remarque, l'aigu se projette superbement, et la technique est déjà aguerrie. Il possède par ailleurs un style, une élégance ainsi qu'une façon de nuancer que n'ont pas tous les Rodolfo que nous avons pu entendre ici ou là. Comme on pouvait s'y attendre, la délicieuse soprano Française **Mélody Louledjian** impose une Musetta d'une rayonnante aisance scénique et d'un rare raffinement vocal, tandis que le baryton roumain **Serban**

Vasile incarne un Marcello de relief, au phrasé soigné, au jeu convaincant. Si J**aime Eduardo Pialli** campe un excellent Schaunard, le Colline de la basse italienne **Andrea Comelli** se montre un peu en retrait, à l'aise dans les ensembles, mais moins bon dans son air du dernier acte « Vecchia zimarra », où la voix manque de projection dramatique. Grand habitué des lieux, **Richard Rittelmann** campe un Benoît benêt à souhait mais avec une voix affirmée, tandis que le Parpignol de **Gilles San Juan** ne suscite ici guère la sympathie, et encore moins les rires, car la mise en scène en fait une sorte de Diable ou d'incarnation de la grande Faucheuse, toujours une poupée dans les bras qu'il tendra à Mimi sur son lit de mort…

A peine sorti des représentations de Falstaff données le mois dernier dans cette même salle, le chef italien **Daniele Callegari** maintient un excellent équilibre plateau-fosse et sait mettre en relief, à chaque instant, ce qui le mérite, ou fondre le tout avec discernement. Le Chef Principal de l'**Orchestre Philharmonique de Nice** sait également laisser courir et se développer le lyrisme de la phrase quand celle-ci demande à être libre, mais c'est une liberté surveillée du bout de la baguette : il y a de la vie, de la couleur, les bons accents et beaucoup de générosité dans sa direction.

_____

CRITIQUE, opéra. NICE, Opéra, le 31 mai 2023. PUCCINI : La Bohème. C. Pasaroiu, O. Cosimo, M. Louledjian, S. Vasile… K. Frédric / D. Callegari. Photos (c) Dominique Jaussein / Opéra de Nice

VIDÉO – Trailer de « La Bohème » selon Kristian Frédric à l'Opéra Nice Côte d'Azur :

Compte rendu, opéra. La Traviata de Cristina Pasaroiu convainc à Nice

Compte-rendu, opéra. Nice, Théâtre de l'Opéra, le 17 novembre 2015. Giuseppe Verdi: La Traviata. *Avec Cristina Pasaroiu (Violette Valéry), Ahlima Mhamdi (Flora Bervoix), Karine Ohanyan (Annina), Giuseppe Varano (Alfredo Germont), Vittorio Vitelli (Giorgio Germont), Frédéric Diquero (Gaston de Letorières), Thomas Dear (Baron Douphol), Luciano Montanaro (Marquis d'Obigny), Mattia Denti (Docteur Grenvil). Pascale-Sabine Chevroton (mise en scène). Philippe Auguin (direction musicale).*

Signée par son ancien directeur **Marc Adam** (dont le contrat – à notre grande déception au vu de sa passionnante autant qu'ambitieuse programmation la saison dernière – n'a pas été renouvelé par la Mairie), la saison niçoise s'ouvre avec une valeur sûre: La Traviata de Giuseppe Verdi. Confiée à **Pascale-Sabine Chevroton**, chorégraphe et metteure en scène qui a surtout œuvré dans les pays germaniques – la production nous a déçu, et a été sanctionnée bruyamment par le public tant de la première que celui de la dernière à laquelle nous avons

assisté. Car qu'y voit-on à part des clichés, des poncifs éculés, des principes scéniques rebattus, vus mille fois ici ou là. Cela commence par une énième mise en abîme du théâtre dans le théâtre, où un chœur voyeur assiste à la déchéance de l'héroïne depuis les loges d'une salle d'opéra reconstituée. Que penser aussi de la projection vidéo, en fond de scène, d'une mer houleuse et d'un ciel menaçant qui, s'il pourrait faire sens dans Otello, n'a nul rapport avec l'histoire de la courtisane et ne fait que dénoter une carence d'imagination. Quant aux costumes de **Katharina Gault**, qui mêlent allègrement toutes les époques et tous les styles, ils sont pour la plupart très laids.

Clichés, laideur, imagination en berne… heureusement s'affirme

La Traviata de Cristina Pasaroiu



Après son éclatant succès in loco dans le rôle de Rachel (La Juive de Halévy) **au printemps dernier (compte rendu opéra : La Juive de Halévy à** l'Opéra **de Nice avec Cristina Pasaroiu, mai 2015), Cristina Pasaroiu** enthousiasme dans celui de Violetta Valéry. Dotée d'un timbre ample, corsée et rond à la fois, la soprano roumaine dispose d'un métier déjà très sûr (elle n'a que 30 ans!). Le premier acte ne met en péril ni son émission, homogène et

libre dans le registre aigu (magnifique «Sempre libera» couronné par un contre-mi bémol), ni une vocalisation aussi impeccable que superbement projetée. L'évolution du personnage, de l'étourdissement passionnel à l'abattement et à la déréliction, du renoncement à l'amour jusqu'à la douleur et la mort, s'avère bouleversant de vérité dramatique. Les accents toujours justes de la cantatrice trouvent à se déployer dans les grands moments de ferveur, comme dans «Amami Alfredo», poignant en terme de puissance émotionnelle. Tout ce qui est écrit piano legato est également chanté avec un superbe raffinement tel le «Dite alla giovine», aux piani divinement dosés. Enfin, les colorations du «Addio del passato» sont remarquables de variété, et concourent à rendre très émouvante la mort de la phtisique, vécue ici de l'intérieur.

Nous serons moins disert sur le ténor italien **Giuseppe Varano**, dont la séduction vocale et scénique frôle le néant. Que doit-on lui reprocher le plus entre un timbre grisâtre, un registre aigu chevrotant et court, une projection vocale limitée ou encore une présence en scène morne et plate…?

C'est heureusement un tout autre bonheur que distille le chant du formidable baryton italien **Vittorio Vitelli** (dans le rôle de Germont père), qui subjugue tant par sa ligne de chant que par son legato exemplaires, ainsi que par son phrasé et sa musicalité hors pairs, sa prodigieuse palette de couleurs, autant de qualités qui, dans le fameux air «Di Provenza il mar», procurent à l'auditoire un intense frisson. Enfin, l'acteur n'enthousiasme pas moins par sa noble stature et sa présence saisissante.

Quant aux comprimari, ils s'avèrent efficaces, à commencer par la Flora d'**Ahlima Mhamdi**, l'Annina de **Karine Ohanyan** ou encore le Baron Douphol de **Thomas Dear**.

Malgré une carence de dynamisme au premier acte, le directeur musical «maison», **Philippe Auguin** mène ensuite fort bien le

reste de la partition, soucieux de trouver des couleurs et des tempi aussi fluctuants que les situations du drame, par ailleurs très bien suivi par un Orchestre Philharmonique de Nice en belle forme et par un Chœur de l'Opéra de Nice impeccable.

Compte-rendu, opéra. Nice, Théâtre de l'Opéra, le 17 novembre 2015. Giuseppe Verdi: La Traviata. Avec Cristina Pasaroiu (Violette Valéry), Ahlima Mhamdi (Flora Bervoix), Karine Ohanyan (Annina), Giuseppe Varano (Alfredo Germont), Vittorio Vitelli (Giorgio Germont), Frédéric Diquero (Gaston de Letorières), Thomas Dear (Baron Douphol), Luciano Montanaro (Marquis d'Obigny), Mattia Denti (Docteur Grenvil). Pascale-Sabine Chevroton (mise en scène). Philippe Auguin (direction musicale).